

lettres. Commencée en 1711 à Düsseldorf, où résidait alors le Prince-Électeur Johann Wilhelm, la collection ne comptait au départ que l'Hercule et la Flore Farnèse, ce qui n'était pas rien (les deux œuvres dépassent, en effet, les 3 m de hauteur) ; mais elle s'accrut très vite et comportait une quarantaine de pièces lorsque Carl Theodor transféra sa résidence à Mannheim, acheva le palais qu'avait voulu son prédécesseur Carl Philipp et fonda dans la ville, comme d'ailleurs à Düsseldorf, une académie (« Kunstakademie ») pour l'enseignement et la pratique des beaux-arts. C'est pour fêter, à la fois, le tricentenaire de la naissance de cette galerie de moulages et les vingt ans de sa réouverture au public que furent organisées ces journées d'étude des 6 et 7 mai 2011 dont le présent volume constitue les actes, un important et bien intéressant apport à l'histoire du collectionnisme à l'époque des Lumières et du « Sturm und Drang ». Ces moulages avaient été transportés en 1802 à Munich, où le successeur de Carl Theodor transféra son siège lorsqu'il eut hérité de l'électorat de Bavière ; ils y furent malheureusement détruits, « erst lange nach dem 2. Weltkrieg » (p. 13) ... C'est grâce au patient travail du regretté W. Schiering – le fouilleur d'Olympie (atelier de Phidias), de Milet et du Céramique, professeur à l'Université de Mannheim de 1981 à 1991 – que la collection put être reconstituée, mais en partie seulement. Les éditeurs ont tenu à reproduire ici le catalogue des 15 statues et 5 bustes qui constituent aujourd'hui l'« Antikensaal-Galerie » du château, catalogue qu'avait rédigé Schiering avec ses élèves et qui parut dans les *Mannheimer Geschichtsblätter* 2 (1995), p. 115-185 ; on leur en saura infiniment gré. De même qu'on ne manquera pas d'apprécier, à côté de toutes les communications de détail relatives à l'histoire de ces collections (y compris celles de la résidence d'été de Schwetzingen, toute proche), à la notoriété qu'elles eurent au XVIII^e siècle et à certaines pièces plus particulières (le Laocoon, l'« Arrotino », le groupe d'Éros et Psyché alors connu sous le nom de « Caunus et Byblis »), le gros article que consacre C. Maderna à la personnalité et à la collection d'antiques de Franz I^{er} von Erbach-Erbach (1754-1823), collection dont Kl. Fittschen nous avait donné, en 1977, le beau catalogue des sculptures. Un seul regret : la qualité assez médiocre de l'illustration, bien grise, souvent très pâle et parfois peu lisible (p. 74 notamment).

Jean Ch. BALTY

Véronique KRINGS & Catherine VALENTI (Ed.), *Les Antiquaires du Midi, Savoirs et mémoires XVI^e-XIX^e siècle*. Paris, Errance, 2010. 1 vol. 192 p., 14 pl. coul. Prix : 29 €. ISBN 978-2-87772-443-2.

Cet ouvrage est issu des recherches de l'équipe PHL-ÉRASME de l'Université de Toulouse consacrées aux antiquaires et à la réception de l'antique à l'époque moderne. Si la publication précédente, dirigée par les mêmes auteurs avec la collaboration de Corinne Bonnet (*Connaître l'Antiquité : individus, réseaux, stratégies du XVIII^e au XXI^e siècle*, Rennes, 2010), était le résultat d'un séminaire de recherche sur « l'Antiquité en réseaux », ce nouveau livre rend compte quant à lui d'une journée d'études tenue au musée de Saint-Raymond de Toulouse le 27 mars 2009 et portant sur les Antiquaires du Midi et leur réception au XIX^e siècle. Tout en réunissant les communications de nombreux auteurs externes à l'équipe PHL-ÉRASME, l'ouvrage s'inscrit dans la riche activité scientifique des chercheurs de Toulouse à l'origine

d'autres publications sur le sujet (*e.g.* Véronique Krings & François Pugnère, *Nîmes et ses antiquités : un passé présent XVI^e-XIX^e siècle*, Bordeaux, 2013). Ce livre sur les Antiquaires du Midi est divisé en deux parties et se compose de dix chapitres correspondant à autant d'articles, chapeautés par une introduction et par une conclusion. La première partie du livre, intitulée « Au milieu des vestiges du passé », comprend des textes qui, couvrant une période qui va de la Renaissance au XIX^e siècle, portent sur les antiquaires et les antiquités de différentes villes ou régions (Nîmes, Arles, la Narbonnaise) et sur les collections d'Esprit Calvet et de Louis Chapat. Les cinq articles de la deuxième partie, intitulée « Des hommes, des objets et des savoirs », analysent d'autres figures d'antiquaires ainsi que la naissance de l'archéologie en Catalogne-Roussillon. Cette division du livre en deux parties ne paraît pas très cohérente, car les différents textes couvrent des thèmes et des chronologies qui se recoupent, sans qu'on puisse remarquer au sein de chaque partie une unité thématique ou un fil rouge justifiant la césure. D'autres choix auraient sans doute été plus logiques, comme par exemple regrouper d'une part les cas concernant une ville ou toute une région et d'autre part les articles portant sur des collections individuelles ou sur la méthode des différents personnages. Ceci n'ôte bien entendu rien à l'intérêt des contributions. L'introduction de V. Krings s'arrête sur la figure de l'antiquaire et présente un panorama de la définition donnée à ce terme depuis Momigliano jusqu'à l'article de Wikipédia ; elle s'interroge ensuite sur le rapport entre littérature ancienne et vestiges dans l'élaboration d'un savoir antiquaire. François Pugnère retrace ensuite l'histoire des études antiquaires relatives aux origines de la ville de Nîmes, de la Renaissance aux Lumières. Le lecteur est ainsi plongé dans le milieu antiquaire nîmois et découvre l'activité archéologique et les collections de plusieurs érudits locaux parmi lesquels l'abbé Pichony, Jean-François Séguier, François Tempié, le libraire Buchet et Léon Ménard. Le texte se termine par un utile répertoire des ouvrages sur les antiquités de Nîmes publiés entre 1560 et 1788. Dans le deuxième article, Odile Cavalier présente – une fois de plus, mais de manière toujours aussi passionnante – Esprit Calvet et son cabinet de curiosités. Elle souligne l'influence jouée par Séguier et Caylus dans la formation antiquaire du médecin et retrace ensuite les principales étapes de la constitution de sa collection ainsi que les liens de Calvet avec les réseaux des collectionneurs et érudits provinciaux. De nombreuses images (photos modernes, dessins anciens et documents d'archives) ponctuent et enrichissent le texte, illustrant quelques objets particulièrement intéressants dont le parcours est retracé dans l'article. O. Cavalier présente ensuite l'activité et la collection de Louis Chapat, un autre érudit provincial dont plusieurs antiquités sont entrées au musée d'Avignon par la collection d'Esprit Calvet. Huguenot orangeois, Louis Chapat passa sa vie entre Orange, Genève et Berlin. Dans cette dernière ville, où il s'installa vers 1741, il devint conseiller de cour du roi de Prusse. Très apprécié par ses contemporains pour sa culture, la « distinction de ses goûts » et son talent de graveur sur pierre, Chapat entretenait une correspondance avec plusieurs érudits dont Johann Heinrich Samuel Formey. Il fit retour dans sa ville natale vers 1765, publiant dix ans plus tard le catalogue de sa collection sous le titre de *Cabinet portatif ou Catalogue Historique* (Avignon, 1775). Les monnaies, qui constituaient l'essentiel de la collection, furent achetées par le marquis de Calvière dès 1775-1776. D'autres antiquités furent achetées par Esprit Calvet, mais seulement après la mort de Chapat, survenue en 1781.

Grâce à la découverte et à l'étude du manuscrit du *Cabinet portatif*, conservé à la Bibliothèque municipale d'Avignon, O. Cavalier restitue ici l'histoire de cette collection et de sa dispersion. Estelle Rouquette retrace l'évolution de l'activité de plusieurs collectionneurs et antiquaires arlésiens, de Claude Terrin (1626-1710) à Frédéric Mistral (1830-1914). Elle analyse en particulier les travaux de terrain et la méthode mise en place par ces hommes lors du dégagement des grands monuments antiques de la ville. Cette histoire des individus se mêle à l'histoire institutionnelle. À travers les XVIII^e et XIX^e siècles, on assiste ainsi à l'affirmation de la notion de patrimoine collectif, qui se concrétise par la mise en place d'une Commission archéologique municipale (elle deviendra en 1831 la « Commission de Conservation des Monuments Historiques ») et par l'attribution, dès 1823, d'une aide financière de la ville pour la réalisation de fouilles, renforcée grâce au soutien de l'État à partir de 1826. La deuxième partie de l'article retrace la difficile naissance du musée archéologique d'Arles et se termine avec une courte conclusion sur l'apparition d'une archéologie scientifique et l'intérêt pour le patrimoine commun qui s'affirment tout au long du XIX^e siècle. Le texte de Chantal Alibert sur « Les Antiquaires narbonnais à l'origine de la politique patrimoniale de Narbonne » clôturera la première partie du livre. Il présente les recherches archéologiques de huit antiquaires narbonnais du XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècle, dont l'activité ne se limite pas à l'étude et au dégagement des antiquités, mais porte aussi sur la sauvegarde des vestiges. L'auteur poursuit son étude jusqu'à la création de la Commission Archéologique et Littéraire de Narbonne en 1833 et analyse ensuite la création d'un musée pour abriter la riche collection lapidaire de la ville. La deuxième partie du livre s'ouvre avec l'article d'Olivier Poisson intitulé « Des Antiquaires à l'archéologie monumentale catalane : enjeux et formation d'une culture et d'une science entre France et Catalogne du XIX^e au XX^e siècle ». En partant de l'affirmation du géographe F. Jalabert qui soutient en 1819 que « le Roussillon ne comporte point de monuments », O. Poisson s'interroge sur le sens donné à ce mot depuis le XVIII^e siècle. Il détaille ensuite les travaux et l'activité historique de quelques érudits notables de la région : le professeur d'humanités et de rhétorique Pierre Puiggari (1768-1854), l'homme politique et riche possédant François Jaubert de Passa (1785-1856), l'ingénieur des Ponts et Chaussées Charles-Stanislas L'Éveillé (1772-1833), le Chevalier de Basterot (1800-1844) etc., pour arriver à des figures plus récentes comme l'archéologue et architecte Josep Puig i Cadafalch (1867-1956). Les écrits et les recherches de ces hommes ont contribué à travers les siècles à la mise en place d'une conscience patrimoniale et d'une valorisation des antiquités de la région. L'originale figure de collectionneur, militaire et antiquaire que représente Jean-François-Aimé Perrot (1790-1867), un Nîmois jusqu'ici peu connu, est présentée en détail dans les deux études suivantes, résultat d'une minutieuse recherche en archives : le texte de Christian Landes, qui considère Perrot comme « un véritable artisan de la diffusion du goût pour l'Antique dans la France méridionale », est plus centré sur l'investissement de ce personnage dans la sauvegarde et la connaissance du patrimoine nîmois et son parcours sur les pas de Séguier, tandis que l'article de Sydney H. Aufrère et Alain Dautant porte sur la passion de Perrot pour l'égyptologie et sur la constitution de sa collection d'objets égyptiens. Le chapitre neuf, par Renaud Robert et Danièle Terrer, est consacré à Émile Espérandieu et à la méthode mise en place par ce savant pour la réalisation et l'illustration de son *Recueil général des bas-*

reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine. Les auteurs analysent en particulier l'utilisation par cet érudit des sources iconographiques tirées des publications ou des manuscrits d'antiquaires dont Espérandieu était un collectionneur. Cette étude s'inscrit dans le cadre d'un projet collaboratif sur Espérandieu et son œuvre qui a donné lieu à la base de données NEsp (Nouvel Espérandieu), publiée en ligne par le Centre Camille Julien d'Aix-en-Provence (<http://neshp.msh.univ-aix.fr>). Le dernier texte, signé par Pierre Pinon, porte sur Harold de Fontenay (1841-1889) et sur son ouvrage consacré aux monuments d'Autun (*Autun et ses monuments, avec un précis historique*, Autun, 1889). Après une courte présentation biographique du personnage, Pinon analyse les récits des antiquaires autunois dont s'est servi Fontenay pour retracer l'histoire de la ville et de ses vestiges antiques et il étudie également les plans de la ville dressés jusqu'à la fin du XIX^e siècle. La ville d'Autun a été pour Pinon un laboratoire de l'archéologie moderne ayant favorisé les réflexions topographiques et ayant joué un rôle fondamental « en ce milieu du XIX^e siècle, où la démarche des Antiquaires s'est mutée en méthode des archéologues ». L'article se termine par une citation de Fontenay soulignant les différences entre l'antiquaire et l'archéologue : selon l'auteur autunois, contrairement à l'antiquaire, l'archéologue doit veiller à conserver les indications de provenance et les circonstances de découverte des antiquités ; après ses fouilles, il « note, décrit et veille à ce que toute chose reste autant que possible en place ; aussi lorsqu'il n'est plus, ses successeurs peuvent vérifier, comparer, méditer, poursuivre son œuvre et la mettre à la hauteur des connaissances que chaque siècle perfectionne ». Les « ressemblances et dissemblances » entre archéologues et antiquaires sont également au centre de la conclusion d'Alain Schnapp, qui met en perspective les différents articles du volume en retraçant le chemin parcouru par les Antiquaires, de la Renaissance au XIX^e siècle. Notons pour terminer que, outre de nombreuses illustrations en noir et blanc qui enrichissent les différents chapitres, le livre comporte quatorze magnifiques planches en couleurs qui séparent la première et la deuxième partie de l'ouvrage. Un index des noms (qui est toutefois assez incomplet dans ses renvois) clôturera ce beau volume, dont le mérite consiste à retracer l'apport des antiquaires du Midi au processus de fondation d'une archéologie scientifique ou, pour reprendre les mots d'A. Schnapp, leur contribution à ce « difficile combat » qui a été la transformation du savoir antiquaire en science archéologique.

Alessia ZAMBON

Sophie BASCH, Nora SENI, Pierre CHUVIN, Michel ESPAGNE & Jean LECLANT (Ed.), *L'Orientalisme, les Orientalistes et l'Empire ottoman de la fin du XVIII^e à la fin du XX^e siècle*, Actes du colloque international réuni à Paris les 12 et 13 février 2010 au palais de l'Institut de France. Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2011. 1 vol. 334 p., 47 pl. couleur et n./b. Prix 45 €. ISBN 978-2-87754-265-4.

Le colloque sur l'Orientalisme organisé par Sophie Basch, Nora Seni, Pierre Chuvin et Michel Espagne le 12 et 13 février 2010 à l'Institut de France a vu le jour dans le cadre de la *Saison de la Turquie en France* (juillet 2009 – mars 2010). Les actes du colloque sont parus en 2011 : il s'agit d'un beau volume en papier glacé réunissant seize communications, précédées d'une introduction par Pierre Chuvin